

***France : grandeur perdue*¹, de Côme Mankassa, une somme sociologique**

Par Gustave Bimbou

Le titre annoncé n'est pas trompeur, aussi, que personne ne s'y trompe, Côme Mankassa, a trouvé là l'alibi pour délivrer et livrer une bonne partie de la connaissance qui lui brûlait l'esprit depuis que, enfant, les pères catholiques lui ont inculqué ses premières leçons de philosophie, depuis que, étudiant à la Sorbonne, les grands maîtres de l'anthropologie françaises lui ont enseigné les règles de la méthode durkheimienne, et depuis que, prof à la fac, le Congo lui a servi d'observatoire des structures sociales, la façon dont elles changent ou résistent au changement.

Splendeur, grandeur, misères et décadence de la France

Qu'est-il arrivé au pays de Descartes, pays de la raison ?

Si Brice Hortefeux (*Porte feu* dans le texte) avait été sociologue, il n'aurait pas validé son projet de test ADN pour confondre les immigrés qui postulent au regroupement familial. Côme Mankassa a écrit les meilleures pages de son dernier ouvrage sur cette question de la famille, ses rapports de force, les enjeux matrimoniaux qu'elle implique, le choix du conjoint, le mode de circulation de la femme dans le champ des alliances, la position d'Ego selon le déterminisme systémique, matri, patri ou bilinéaire, le mariage concurrentiel. Depuis Radcliffe-Brown, B. Malinowski, Claude Lévi-Strauss, Marc Auger, Maurice Godelier les anthropologues ont réfléchi sur les structures élémentaires et complexes de la parenté. Rarement ils sont arrivés à recadrer cette épineuse question comme le professeur Mankassa avec clarté, en situant Ego au centre d'un jeu arbitraire et aléatoire qui transcende avec force la part du biologique chez l'être humain. N'est-ce pas cela

1– Côme Mankassa, *France : grandeur perdue*, Paris, l'Harmattan, 2008, 196 p.

le social, c'est-à-dire l'injection une dose d'impondérable dans le biologique ? Je sais que je suis l'enfant de ma mère (et encore ! car avec l'insémination in vitro, on ne sait jamais) mais suis-je sûr d'être le fils de mon père ? Rien que cette question aurait suffi à disqualifier la nouvelle loi française sur le regroupement familial. Qu'est-ce que la fiabilité du test d'ADN là où le propre du lien parental, justement, c'est de relever de l'aventure mystérieuse.

Rompu à la logique *Karl poppérienne* de la découverte scientifique, Côme Mankassa a examiné cette problématique du lien parental, profitant des débats sur l'immigration, pour donner une « leçon de chose » (dixit P. Bourdieu) à qui de droit, aussi bien aux « politiques » (chefs d'Etat, ministres, sénateurs, députés et Cie) qu'aux « savants » (étudiants et chercheurs, libres penseurs).

Vous parlez du statut filial de l'enfant ? « *Seule la mère sait de façon absolue qui est le père de son enfant. En cinquante ans de mariage, il suffit d'un écart et voilà un étranger établi* » p. 94.

A quoi bon être dupe.« *Que ceux-là commencent par les enfants qu'ils disent être les leurs. Seul moi ne risque aucune surprise car je n'ai que les enfants des autres.* » p. 94.

Qui a dit que l'amour était le moteur de la vie ? Celui-là n'avait pas tort. « *Un test d'ADN, un test génétique comme nouveau critère donnant lieu à la parenté sociale, tuant la vie conjugale ou amoureuse comme la plus belle aventure de la vie, avec ses spéculations, ses interrogations, ses doutes, ses incertitudes affolantes, tous ses mystères. Qu'est-ce qu'il en resterait ?* » p. 94.

Morceau choisi

« J'ai découvert, dans les années 70, au cours d'une enquête sociologique, une société où la femme qui accumule les divorces s'en prévaut et est valorisée par l'ensemble de la collectivité ; où la femme fidèle est moquée publiquement, tournée en dérision par la divorcée multirécidiviste et doit faire profil bas parce que non signifiante sur le marché des prestations sexuelles, parce que absence, non visibilité, non lisibilité sur les nattes juxtaposées des occurrences matrimoniales : Puisque tu es toujours avec le même homme, tu pourrais me prouver, espèce de petite chienne fidèle que tu as pu nourrir des rêves éperdus, des désirs inassouvis qui font que, sans cesse, il revient ; apporter des attentes désespérées, des nuits éclatées de l'homme qui n'était pas ton homme ? Une beauté féminine qui n'est admirée et possédée par un seul homme n'est pas une beauté. Le gâchis ! Moi j'ai divorcé dix fois » L'interlocutrice acculée tente de réagir : « Mais moi aussi, j'ai divorcé quatre fois ». Quelques applaudissements devant la réplique. « La malheureuse, c'est tout ce que tu m'opposes ? Quatre fois là où, moi, j'ai étalé dix fois ! Dis-moi qui te connaît, toi ! Dis-moi qui tu hantes et qui te hante ? Pauvre fille ! Tiens, j'ai déjà en point de mire ton mari. Ce jour-là je viendrai te l'annoncer moi-même ; tu n'auras pas besoin de l'apprendre par une fuite, pauvre fille ! » p. 94-95.

France : Grandeur perdue est une série d'ajustements où à chaque fait historique l'auteur oppose un traitement sociologique, pratique une autopsie, se livre à une analyse clinique. A ceux qui vantent « la révolution de 1789 » comme fait historique caractéristique de la France, l'auteur rétorque « oui mais, cet héritage a été dilapidé ». La France pays des Droits de l'homme, berceau de la Déclaration Universelle des Droits de l'homme ?

Non ; pas cette France de Sarkozy, championne de la discrimination raciale insidieusement appelée « positive », adepte post-germanique des tests d'ADN imposés à ses ressortissants Noirs alors qu'elle compte avec l'Angleterre, L'Espagne et le Portugal, l'une des nations qui a « *la plus longue pratique des Noirs* ». Pire, les îles françaises sont peuplées de Noirs. « *Or le cinéma français est remarquable par l'absence d'acteurs Noirs.* » p. 93 « *Un Noir qui présente un journal à la télévision française fait évènement comme si présenter un journal à la télé constituait un acte d'érudition.* »

Inutile de sortir de la cuisse de Jupiter ou des mollets d'Apollon. « *A part le penchant folklorique portant spectacularisation de la gestuelle du journaliste dans les prestations télévisuelles, le journaliste français le plus pointu, rivé sur le français, banalement sa langue maternelle, n'est pas, n'est pas forcément plus outillé que son collègue Noir.* »

Encore moins cette France de De Gaulle et de la Loi Cadre qui abandonne de vastes territoires, outre-mer, se retirant sur la pointe des pieds non sans prendre le soin d'y développer un cynique réseau mafieux, la *françafrique*, qui se charge de décoloniser en recolonisant ou de recoloniser en décolonisant ou peut-être encore de coloniser en néo-colonisant, féroce double-contrainte dont les Africains paient encore et encore les frais.

Pourtant, il n'y a pas l'ombre d'un doute, cette France pour laquelle les Africains ont versé leur sang de « nègre fondamental » durant les deux conflits mondiaux, a laissé des stigmates positifs dans la mémoire collective du continent noir. « *Avec toutes ces dérives qui caractérisent les pouvoirs africains dans certaines anciennes colonies, si la possibilité étaient donnée aux populations, par référendum, de voir revenir la France des années 46-52, les résultats donneraient des surprises inattendues. Parce que les bienfaits de l'indépendance n'auront été que pour les dirigeants et leurs auxiliaires.* » p1 49.

La colonisation a donc des aspects positifs ? C. Mankassa évite l'alternative de la réponse négative ou positive à cette cruciale question dont le gouvernement Sarkozy, avec en arrière-plan le discours très iconoclaste à l'Université de Dakar, a fait son cheval de bataille. Il ne fait aucune concession intellectuelle dans son traitement du fait colonial. Avec sa plume alerte, incisive comme un bistouri, scientifique et aussi poétique, le professeur Mankassa raisonne et organise sa pensée sur le mode axiomatique de la structure mathématique « et/ou ». La colonisation est à la fois négative et positive. La logique formelle poserait l'équation selon la formule : $A = B$ et/ou C .

« Parce que les bienfaits de l'indépendance n'auront été que pour les dirigeants et leurs auxiliaires. » Il suffit de voir comment des clans oligarchiques au Congo comme au Gabon se sont emparées de la totalité des richesses nationales pour s'en rendre compte.

La thèse soutenue par le sociologue congolais va à l'encontre du « politiquement correct » : depuis 1789 la France ne s'appartient plus, marque déposée de l'humanité, elle appartient à tout le monde. « 1789 » a été un énorme gâchis. Devenu petit pays parmi tant d'autres pays de l'UE, La France en est réduit à cette fonction subalterne pour avoir liquidé son empire colonial (Indochine, AOF, AEF, Madagascar).

Une fois cette thèse formulée, C. Mankassa se livre à son jeu favori : la provocation épistémologique. « *L'argumentaire ayant organisé le préambule de la Constitution de 46 me sert de prétexte, d'astuce pour questionner la France dans ses contradictions actuelles* » me confie-t-il *in petto*.

Chacun a sa part

Dans *France : grandeur perdue*, tout le monde en prend pour son grade, la droite, la gauche, le Parti Communiste, De Gaulle, Giscard, Mitterrand, Chirac, Ségolène. Le fait religieux, notamment le catholicisme, n'est pas absout par le sociologue qui y voit un haut lieu d'injustices. On croyait que « *la venue du Christ avait clos l'Ere de la Révélation et du prophétisme comme messianisme.* » ; « *Mais le péché ayant déferlé en Afrique et en Amérique latine, la faim, la misère aussi, ses corollaires inséparables. Alors Jésus est allé s'installer à domicile. Là où est le péché, la il est. Les églises charismatiques en profitent. La vie pullule de chrétiens dans les rues de Brazzaville, de Kinshasa, de Yaoundé, Luanda, Abidjan, Dakar, enrichie par les mille et un syncrétismes ambiants et crânement endogènes.* » p. 90.

Vous pensez qu'un jour, alors que sortira la fumée blanche dans un conclave, un Pape Noir sera pour autant élu ? Nenni.

L'égyptologie ? Qu'on arrête avec ça ! « *Elle aime s'écrire au passé, passé perdu. Cheick Anta Diop a réussi une anthologie de la réaction. L'Afrique dont il parle, même Jésus ne l'a pas trouvée. Elle était déjà enterrée depuis des millénaires. Alors qu'on arrête !* » p. 110.

Le crime politique en Afrique ? Voilà le champ de toutes les fourberies que l'auteur soumet à un implacable réquisitoire : « *Le banditisme individuel ou collectif sont des critères d'investiture politique. Le criminel, l'assassin politique est salué par l'histoire et entre dans la gloire, barbouillé du sang de ses victimes.* » p. 111. Ça nous fait penser à quoi, à qui ?

Puis, au détour d'une réflexion et d'un raisonnement, l'incroyable surgit, inimaginable, inédit, en pleine gueule. Lisez bien ce qui suit au sujet d'une icône religieuse vécue comme mythe messianique à nul autre pareil.

La mort de Matsoua

Où est né et mort André Matsoua ? Il est né en 1898, à Mayama. Il est mort et enterré à Mayama en 1942. Voilà pour le discours officiel. Mais, tenez-vous bien, il « réapparaît en 1946 à Dzounda sous les traits d'un jeune homme de 22 ans. » On savait depuis Van Wing, que les morts, en société kongo, ne meurent pas, que le clan est unité de valeur qui rassemble les vivants et les morts. Alors de quoi s'agit-il ici ? Réincarnation ? Résurrection ? Dédoublément ? Ex corporation ? Illusion d'optique ? Hallucination collective ? « *Raspoutine a bel et bien existé.* » Magie, *nkisi*, *mbao*. Mystères et boule de gomme. Voilà pour la métaphysique.

Mais s'il n'est pas mort, que s'est-il donc passé dans cette prison de Mayama où le commandant français à la tête d'une cohorte de « chéchias rouges » achevait de torturer le fugitif ? Question pour un champion.

« *Au même moment, le même Matsoua coule un exil doré à Madagascar grâce à une mascarade organisée en 1942 par l'administration de Félix Eboué faisant croire à la mort du héros.* » p. 112.

Cabale politique ? Macabre mise en scène ? Le mythe en prend un terrible coup. Et toute cette croyance ! Et toutes ces représentations ! Et toute cette idéologie ? Que faire à présent de cette idéologie qui a construit sa « territorialité messianique » là-bas à Bacongo/Mpissa, dans une église de fortune ? Toute une foule de garants métaphysiques tombe en ruines.

C. Mankassa connaît bien Matsoua en tant que sujet et en tant qu'objet d'étude. Enfant, il eut vent de la légende ; le Djoué traversé à pied, impressionna les enfants des écoles de sa région natale. C'était Matsoua, c'était le fondateur de l'Amicale. Plus tard ; C. Mankassa a travaillé la question messianique à la Sorbonne. Prémonitoire, l'auteur, dès 1969, pose ce postulat sous la direction de G. Balandier : « *A Mayama s'arrête l'histoire de Matsoua ; à Mayama commence la légende de Matsoua* » p. 170.

La suite est confirmée, vingt ans plus tard, par une voix autorisée, devant témoin. « *Grâce au roi Hassan II du Maroc, le Congo sut, au cours d'une interview en présence de Sassou en 1989 : « Et votre nationalisme ? » Demanda Hassan II en introduction à son interview ; « André Matsoua ? » Voulut s'assurer Sassou. « Nous l'avions trouvé à Madagascar, avec mon père » précisa Hassan II.* »

Un exil doré. Une mise en scène pour camoufler une corruption. Mais alors toute cette mythologie de la résistance symbolisé par *Falanka Tatu* ? Du pipeau ? Une stratégie symbolique pour justifier un rite religieux, fonder une théologie de la libération ?

« *Le roi Mohamed V avait été envoyé en exil à Madagascar par le gouvernement français en 1952. Son fils, le futur Hassan II l'accompagnait. Ils y trouvèrent André Matsoua, mort et enterré à Mayama en 1942, dix ans plus tôt !* » p. 170.

On sait tous, ce qui est arrivé aux ossements de Pierre Savorgnan de Brazza exhumés à Alger.

« *Le gouvernement français songe-t-il à ramener au Congo les restes de cet ancien soldat, matricule 22, de la guerre du RIF au Maroc, président fondateur de l'Amicale des Originaires de l'AEF, un mouvement aux avatars multiples et qui, malgré son escroquerie avérée, sert encore de fond de commerce politique à des charlatans bien en cours ?* » p. 170

On sait aussi que l'intellectuel est l'homme par qui l'erreur survient. Mankassa l'avoue, en toute humilité. « *Georges Balandier, Martial Sinda, Côme Mankassa, avaient travaillé, jadis, de bonne foi, sur une escroquerie de l'histoire. André Matsoua avait fini par renoncer à sa lutte et s'était fait entretenir par l'administration qu'auparavant il avait combattue. Une forfaiture inique, ni unique, ni inédite.* » p. 170.

Le réalisateur Martin Scorsese (*La dernière tentation du Christ*)² voulut doter le Christ d'un tel destin. Oui, mais Martin Scorsese travaille sur une hypothèse fantasmagorique qu'il invalide immédiatement puisque, en appendice, il remet le dogme chrétien à sa place. L'histoire est sauve, l'honneur aussi.

Mankassa, intellectuel Lari, n'est pas larron intellectuel. Il dit froidement les faits, ces faits sociaux, ces faits têtus. La sociologie est là pour briser les idées-reçues, les lieux-communs. Le professeur fait de la sociologie (*mankassologie*, disions-nous, *mezžo voce*, dans les couloirs de la fac, à son passage). Il va sous le pli des phénomènes. La science, c'est le caché. Postulat bachelardien dont il ne s'est jamais départi. Sa formation ? Ce sont les pères qui s'en sont chargés. Il en parle dans son ouvrage. Dire que cet ancien ministre de la culture est un puits de connaissance est un euphémisme. Mankassa est un ventriloque de la société congolaise. Sans y donner l'air, rien ne lui échappe, rien, aucun paramètre social : Le koffi Olomidé du *Quartier Latin*, métaphore d'un lieu d'insurrection estudiantine qui renvoie à cette France évanescence, *les Sapeurs* de Justin Gandoulou, *la Sapologie* de Boundzéki Rapha, les *Allures*, symptomatiques d'une esthétique corporelle et significatives d'une rhétorique et d'une praxis dont on ne sait si elles conjurent l'exclusion ou si elles stigmatisent cette grandeur perdue de la France profonde qui resurgit dans toute sa splendeur sur les grands boulevards parisiens menant à Château-Rouge, champs de tous les rites d'interaction comme les aiment les théoriciens de l'Ecole de Chicago et les goffmaniens de Palo Alto. Matondo National, Malonga *ganga* (célèbre greffier qui aboyait un impressionnant « La cour ! » pendant que se préparait l'ascenseur pour l'échafaud en

2— Le film présente un Jésus en recherche de sa mission, et amoureux de Marie-Madeleine. Il cède à la tentation de vivre une vie d'homme simple juste au moment de sa mort. Devant la constatation que cette vie va dans le sens contraire de sa mission, Jésus remet tout en question et décide de mourir sur la croix pour « tout accomplir ». Cette version anti-dogmatique de la vie de Jésus a été très fermement dénoncée par les autorités religieuses avant même sa sortie.

1977). Par cet anachronisme qui est le propre du poète, Matondo National, Malonga sont réincarnés à Soyo, au XV^e siècle, quand un Chevalier déjoue un coup d'Etat.

Qu'ajouter d'autre à ce puissant ouvrage du professeur C. Mankassa si ce n'est qu'il s'agit également d'un excellent cours de Droit Constitutionnel, preuve que le postulat d'Auguste Comte, la sociologie mère de toutes les sciences, a sa raison d'être. Etudiant, je n'avais pas du professeur Mankassa l'image d'un rat de bibliothèque. Sa seule passion était le jeu de dames.

Alors, à quel moment vous-êtes vous abreuvé, cher aîné, de toute cette connaissance qui va de la France des Capétiens jusqu'à celle, post-industrielle, de Sarkozy (sosie de Napoléon) passe par le Traité de Jean-Pierre Farfalu (1660) et, bien entendu, remonte à la Rome et à la Grèce antiques, cinq siècles avant Jésus-Christ ? Toutes ces notes sur les acteurs africains de la décolonisation, de quelle somme théologique les avez-vous tirées ? Vous avez damé le pion à tout le monde, historiens, juristes, philosophes, philologues, linguistes, politologues. C'est donc ça l'impérialisme culturel de la sociologie !

Certes, la perfection n'est pas de ce monde, mais vous l'avez approchée avec une insolence mêlée d'humour.

Enfin comment orthographier votre nom ? *Mankassa* comme dans *France : grandeur perdue* ou *Manckasa* comme dans *Le Chevalier de Soyo*³ ?

Gustave Bimbou

3– Côte Manckasa, *Le chevalier de Soyo*, Paris, éditions Paari, 2005, 224 p.